

► **Ecoles Interdits**  
pendant les cours,  
les réseaux sociaux  
sont omniprésents

► **Des élèves**  
expliquent leurs  
usages du Net

Céline Zünd et Marco Danesi

De mémoire de professeur, on n'avait jamais vu cela. Une génération d'élèves surpasse les maîtres dans l'usage d'un outil et de ses applications, devenus omniprésents: le smartphone et les réseaux sociaux. Un Suisse sur deux possède un téléphone avec accès à Internet. Entre 15 et 19 ans, ils sont quatre sur cinq. Les plus précoces ont souvent tenu leur premier téléphone entre les mains à l'âge de 12 ans et, à quelques exceptions près, ils sont connectés. Vu de l'extérieur, le comportement des adolescents sur la Toile peut paraître étrange, voire inquiétant.

Bagarres déclenchées via les messageries instantanées, diffusion de vidéos ou de photos intimes, prédateurs sexuels cachés sous des pseudos: les dérives sur les réseaux sociaux nourrissent les fantasmes et préoccupent les adultes.

A l'occasion de la 11e Semaine des médias romande, *Le Temps* a interrogé les premiers concernés. Deux classes du Nord vaudois, regroupant des élèves âgés entre 13 et 16 ans, se sont prêtées au jeu des questions-réponses sous le regard tour à tour intéressé, surpris et amusé de leurs enseignants. L'une en voie pré-gymnastique, l'autre en voie générale. **Les élèves n'ont pas de voile tous leurs secrets** - plutôt rassurant, ils tiennent à leur vie privée - mais nous ont donné un aperçu de leur univers, où un point à la fin d'une phrase signifie parfois davantage que la fin même de cette phrase.

#### ► Equipés jusqu'aux dents

Parmi les 19 élèves présents dans chaque classe un vendredi matin de mars, une grande majorité possède un accès à Internet. Plus de la moitié d'entre eux ont un smartphone, éteint cependant, car il est interdit en classe. Facebook n'a plus la cote: une minorité possède un profil sur cet immense réseau social. «C'est nul, ça sert à rien», dit l'un. «C'est pas assez protégé, renchérit un autre élève, tout le monde a accès à tes informations.» Ils préfèrent WhatsApp, la messagerie instantanée, d'ailleurs récemment rachetée par Facebook, rappelle un expert précoc: «Il y a juste ton numéro de téléphone.» C'est là, clament-ils, qu'ils ont le plus de chances de trouver des amis déjà connectés. D'autres jouent compulsivement en ligne à plusieurs. Un écran pour l'aventure, un autre avec Skype, application téléphonique sur ordinateur, pour «chatter».

Au milieu de la déferlante électronique, une poignée d'aliens avoue s'ennuyer les réseaux.

## La vie parallèle des classes sur la Toile

«Aucune envie», chuchotent-ils en haussant les épaules. «Je n'ai pas l'impression d'être exclue de ce qui se passe», nuance une fille, les yeux dans les yeux de ses camarades.

#### ► Communiquer à l'envi

«On s'envoie des messages entre nous, avec des amis du collège. On se tient informés», dit un jeune aux boucles blondes, prompt à prendre la parole. «Lorsqu'on est puni à la maison, on peut continuer à discuter avec nos amis.» «C'est mieux de parler comme ça qu'à quelqu'un dans son téléphone.» «J'ai le droit d'être connectée entre 18h et 20h. Heureusement, sinon j'aurais plus de vie. On est vite accro», reconnaît une adepte de Kik, messagerie semblable à WhatsApp.

Plus sérieux: «On se fait passer des leçons!» intervient un bosseur du fond de la salle. Les relations établies sur WhatsApp ont commencé dans un élan studieux, par un groupe sobrement intitulé «les devoirs». «Si on ne les a pas, explique un élève, on peut se renseigner auprès du groupe.» «Et si quelqu'un a oublié son livre d'anglais, on lui envoie une photo des pages», renchérit un autre. Idem dans la seconde classe visitée. «On s'envoie un

message pour rappeler un événement, à l'école, qu'il ne faut pas oublier.»

«Mais, entre-temps, ça a changé, ce n'est plus notre activité principale», admet une fille avec un sourire. «On parle, on a aussi des débats.» Mais ce qui se dit sur la messagerie reste sur la messagerie. «Le lendemain, on n'en reparle pas en classe. Vous savez, ça ne vole pas très haut.» Et, même sur messagerie instantanée, le diable se cache dans les détails de codes singuliers, propres à un groupe. «Les adultes, ils ne comprennent pas ça: si tu mets un point à la fin des phrases, c'est que tu es en colère.»

#### ► La guerre des messages

Parfois, «ça peut aller loin, explique un grand type resté jusqu'ici silencieux. Parce que, même si on efface les messages publics, ils restent parfois sur le mur de quelqu'un d'autre. On crée des dossiers. Si quelqu'un te cherche des problèmes, il peut les ressortir à tout moment.»

La classe se rappelle d'un événement marquant, qui a eu lieu un peu plus tôt dans l'année, lors d'un camp de ski. «Deux filles se sont embrouillées. Au lieu de parler, elles ont commencé à s'insulter sur WhatsApp, raconte un

élève. Cela a dégénéré. Tout le monde s'en est mêlé.» «S'il y a un problème, c'est pas avec un message qu'on peut le régler.» Soupirs: «Y a des gens, ils ont pas de mentalité.»

«Derrière l'écran, on se frappe pas, on s'envoie des messages», souligne un garçon. «Mais parfois, ça peut faire encore plus mal», bondit sa voisine. «Surtout si tout le monde se met derrière une personne pour la soutenir. Après, l'autre en face, il n'a plus qu'à quitter le groupe.»

Il faut dire que le langage est souvent cru, les mots vulgaires, la syntaxe sommaire et directe. «Ceux qui insultent, ils se sentent protégés par leur écran.» Hochement de tête général. «Et y a aussi, des trucs louches, s'exclame un élève en se balançant sur sa chaise. Comme lorsque tu sors avec une fille, qu'elle t'aime plus et elle n'ose pas te le dire en face, alors elle t'envoie un message.»

#### ► Privé/public

«Je me rappelle d'une vidéo qui a tourné sur les réseaux. La fille, depuis, elle s'est suicidée», raconte une élève en baissant les yeux. Elle n'en dira pas plus sur le contenu des images, ni sur l'histoire de cette fille, dont on saura seulement qu'elle allait à

l'école à Genève. Mais la discussion est lancée. «Cette fille, elle est débile. On sait bien qu'il faut pas mettre des trucs comme ça sur Internet», lâche un élève. Une camarade réplique: «Mais ce n'est pas sa faute, elle a peut-être envoyé la vidéo à un ami à qui elle faisait confiance qui l'a partagée.» «Dans ce cas, tous ceux qui l'ont partagée sont débiles», conclut un troisième élève. Chacun a en tête une histoire similaire, entendue dans la cour de récréation ou apprise par les médias.

#### ► Risques connus

«Je sais qu'il ne faut pas être public en public. Il peut y avoir des malades», souligne un garçon qui en sait long. Tous affirment connaître les comportements risqués sur le Net de manière intuitive: ils ont tout appris seuls. La prévention? Ils en conservent un vague souvenir. «On nous dit de pas donner trop d'informations sur notre identité.» Maîtrisent-ils mieux que les adultes? La ré-

ponse est un oui sonore, unanime. «L'école n'est pas un lieu qui nous informe, c'est un lieu protégé des réseaux sociaux», souligne une fille. «Ici, on est isolé, mais c'est pas plus mal, on garde le contact avec le réel.»

Quels sont les dangers, en réalité? «Lorsqu'on chatte sur Kik, on n'est jamais sûr de parler à quelqu'un qu'on connaît. Alors, parfois, je pose des questions pour vérifier», explique une élève. Très vite, les dangers bien connus laissent la place aux rumeurs. «Sur Skype, à ce qu'il paraît, si tu le laisses allumé, le programme continue à prendre des photos tout seul.» «Sur Facebook, quand on discute, les flics peuvent tout voir. Ils ont un robot qui contrôle. On se sent surveillés. Par les Américains, aussi.» La menace semble vraisemblable aux yeux de camarades qui opinent. Mais au bout du compte: «Mon père dit qu'Internet, c'est comme une ville la nuit: quand tu te balades, si tu fais attention, il ne t'arrive rien.»